

grets (3). » Puis il lui fait sa profession de foi. « Je crois en Dieu, en la Providence, à une vie future, à la récompense des bons, au châtiment des méchants, à la sublimité, à la vérité du christianisme, à une révélation de cette doctrine par une inspiration spéciale de la Providence divine pour le salut du genre humain. »

Il fait quelques réserves, car il ne voit pas tout bien clairement. Mais il la prie d'intercéder pour lui. « Je cherche encore en m'adressant à vous, ô bienheureuse ! demandez pour moi quelque chose de la certitude de votre foi. »

On voit que Sainte-Beuve est loin d'avoir raison dans cet article si étudié de la *Revue des Deux-Mondes* (1<sup>er</sup> sept. 1868) où il semble attribuer uniquement au respect pour les convenances, aux égards pour ses amis, à la sensibilité, « ce que J.-J. Ampère aurait pu accorder aux vœux et aux instances de ses alentours. » Il a tort surtout d'insinuer en note que si le libre penseur Jean-Jacques fût allé plus loin, c'eût été « l'évolution d'un esprit *vieillissant* » (4). On le voit, c'est dans la plénitude de sa raison, dans toute la force de son intelligence et avec une conviction déterminée, qu'il répétait à l'abbé Perreyve : « Je suis chrétien, je suis chrétien (5). »

Une preuve meilleure encore peut-être, c'est la conclusion de ce même livre de *Christian* à travers lequel nous venons de promener nos lecteurs. M<sup>me</sup> de Wedel, nous l'avons vu, meurt à la suite de sa promenade dans les ma-

---

(3) *Correspondance*, vol. II, p. 432 et suiv.

(4) Sainte-Beuve a reproduit cet article, avec les mêmes insinuations, dans ses *Nouveaux Lundis*, vol. XIII, page 261.

(5) *Corresp.*, vol. II, p. 437.